

19. OCT. 1969

LES BIENNALES:

ON EN PARLE **A PARIS**

Un mélange de facéties et de talents

Les biennales succèdent aux biennales ; après Venise et Milan... en ce mois d'octobre, c'est au tour de Paris. Toutes ces manifestations internationales montrent comment, à travers le monde, triomphe le « canular ». On part du principe que l'art étant un moyen d'expression, un pot de chambre traduit aussi bien vos sentiments sur la société ou l'humanité que des symboles minutieusement élaborés, sculptés ou peints. Il suffira pour faire admettre le vase de nuit, la chaise percée ou la chasse d'eau (souvent présentés dans les biennales et parfois en plusieurs exemplaires) d'en changer un peu les dimensions ou la matière habituelles.

Le difficile est de trouver le moyen de se renouveler pour continuer à intéresser le public à des facéties. Déjà les dadaïstes exposaient de vrais morceaux de sucre dans une cage, sur un plateau ou en pyramide...

Deux « gagmen » de génie :

Dali et Duchamp

Le surréalisme prit la relève. De très grands artistes, doués d'un sens aigu de la publicité, ne dédaignaient pas les plaisanteries. En 1938, lors de la première exposition internationale organisée en France, Salvador Dali présente le « taxi pluvieux », et Marcel Duchamp fait accrocher au plafond des sacs de charbon. Plusieurs œuvres doivent être retirées sur l'ordre du préfet de police. Il faudra attendre l'après-guerre pour que l'art soit libéré, entendons : pour qu'on ait le droit de montrer en public des manifestations d'un érotisme agressif.

1947, deuxième exposition surréaliste internationale à Paris. On y retrouve toujours le thème de l'eau et Duchamp s'amuse encore. Cette fois, c'est à un « Salon de la pluie » où l'eau tombe sans arrêt sur un billard. Il y a une salle en forme d'œuf (encore un thème à la mode et qui le reste en 1969 ; l'œuf c'est l'obsession de Brancusi, de Dali), un labyrinthe (combien avons-nous vu de labyrinthes, depuis, aux biennales, ou salons de « Jeunes », labyrinthes de tôle, de carton pâte et, « dernier cri » de matières plastiques variées et expansées !), une girouette mue par des souris blanches. Cette girouette marque le début de « l'art qui bouge », cet art qui triomphe

à la Biennale 1969 sous les qualifications de « cinétique » et de « cybernétique ».

**Le public est toujours « stupide »,
« ignorant », « retardataire » !**

Les expositions surréalistes qui suivront seront plus résolument érotiques. Le siècle court, le siècle vole ! On pénétrera par la chambre des soupirs, une très large place sera faite au fétichisme... Les surréalistes se prétendent sans complexes : ils se défoulent dans l'art. Nos jeunes artistes de la Biennale voudraient bien, aussi, se défouler, mais en même temps « libérer » les spectateurs. Toutefois, dans ces vastes halls, ouverts à tous venants, aux familles avec leurs enfants, l'érotisme ne peut s'étaler comme dans les galeries privées. Alors, comment provoquer le bourgeois ?

Hé bien, il faut trouver n'importe quoi pour le scandaliser. Hélas ! le public ne réagit guère que par le mutisme, le manque d'enthousiasme, la visite rapide ; la Biennale 1969 vivait ses premières heures que, déjà, on formulait à l'égard de ce public les mêmes reproches qui lui adressaient, naguère, les surréalistes : « retardataire », « ignorant », « stupide ». On lui montre des blocs de glace en train de fondre et, devant cette eau qui coule (toujours l'obsession de l'eau comme chez les surréalistes), il n'a pas l'intelligence de penser à une civilisation déliquescence ! Pourtant, dès l'entrée, on essaie de le faire « participer » : chacun de ses mouvements déclenche des notes, tandis que des faisceaux lumineux le scindent, le découpent ; ainsi il devient « sculpture sonore ».

...

Pourquoi s'offusquer des « gags » ? Si l'on veut attirer les foules, il ne faut pas leur montrer uniquement de l'art pur. Ces jeunes malicieux ont, en réalité, fait leurs classes ; avant de se mettre à manier la cisaille, à étaler la peinture avec les doigts, à ajuster des assemblages en équilibre instable, ils ont, la plupart, appris l'art académique ; mais à côté de l'artiste il y a, chez eux, un bricoleur et il faut, peut-être, beaucoup bricoler avant de trouver un moyen d'expression neuf.

Gilles Valdonne